

Robert Wolfe de la terre tracée à la lumière retracée

Gilles Daigneault

Volume 24, numéro 98, Printemps 1980

URI : id.erudit.org/iderudit/54661ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN 0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gilles Daigneault "Robert Wolfe de la terre tracée à la lumière retracée." *Vie des arts* 2498 (1980): 48–50.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1980

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

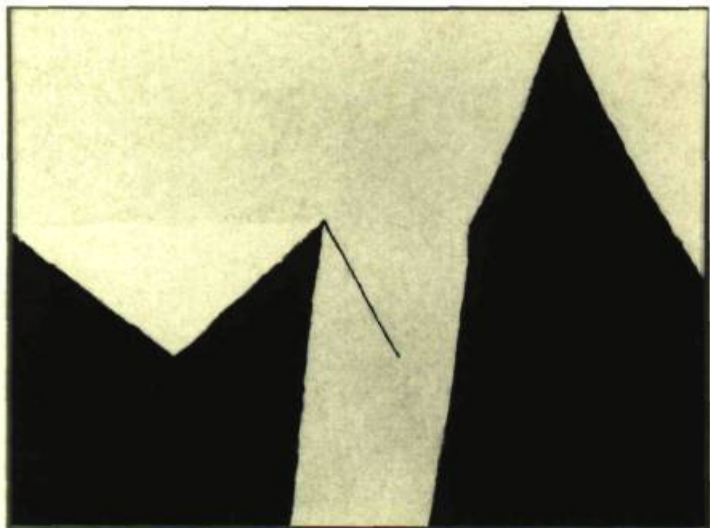
Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

ROBERT WOLFE DE LA TERRE TRACÉE A LA LUMIÈRE RETRACÉE

Comme tous les graveurs qui eurent la chance de faire partie du petit clan qui gravitait autour d'Albert Dumouchel pendant les années soixante, Robert Wolfe éprouvait une profonde affection pour ce drôle de professeur; et, le jour même où il apprit la nouvelle de sa mort, le jeune artiste décida d'aller vivre à la campagne et d'y construire son atelier. Wolfe ne voulait pas répéter l'erreur de son maître qui avait un peu trop tardé à s'établir en face du Richelieu.

D'autre part, à regarder les tableaux et les sérigraphies qu'il propose depuis son installation à Saint-Jacques-le-Mineur, on a l'impression que l'artiste voulait aussi mettre de l'ordre dans son univers intérieur. En effet, avant l'exposition «*Noir est l'espace blanc*», présentée en 1977, que le peintre considère comme la première définition vraiment juste de son être, le cheminement de

Wolfe, même s'il s'exprimait régulièrement, paraissait laborieux. Pourtant, prise individuellement, chaque exposition offrait une cohérence et une qualité certaines; c'est l'ensemble de l'œuvre qui se lisait mal. Par exemple, on se souvient peut-être de la période où Wolfe faisait partie du groupe Média dont l'esprit eut une forte influence sur sa production: ses gravures et, plus tard, ses dessins, étaient alors remplis d'éléments figuratifs, transfigurés par des procédés que le groupe utilisait beaucoup (collages, reports photographiques, montages divers, etc.). Plus tard, Wolfe obtenait la commande d'une gigantesque murale pour la Maison de Radio-Canada; il y travailla pendant près de deux ans, et il était inévitable que l'allure de sa murale eût une influence sur l'écriture de ses tableaux: ce fut l'époque des pièces construites de formes géométriques peintes en aplats très colorés. Tout se passait comme



1. Robert WOLFE
Au fond du blanc, il y a le noir, 1976.
Acrylique; 61 cm x 81.

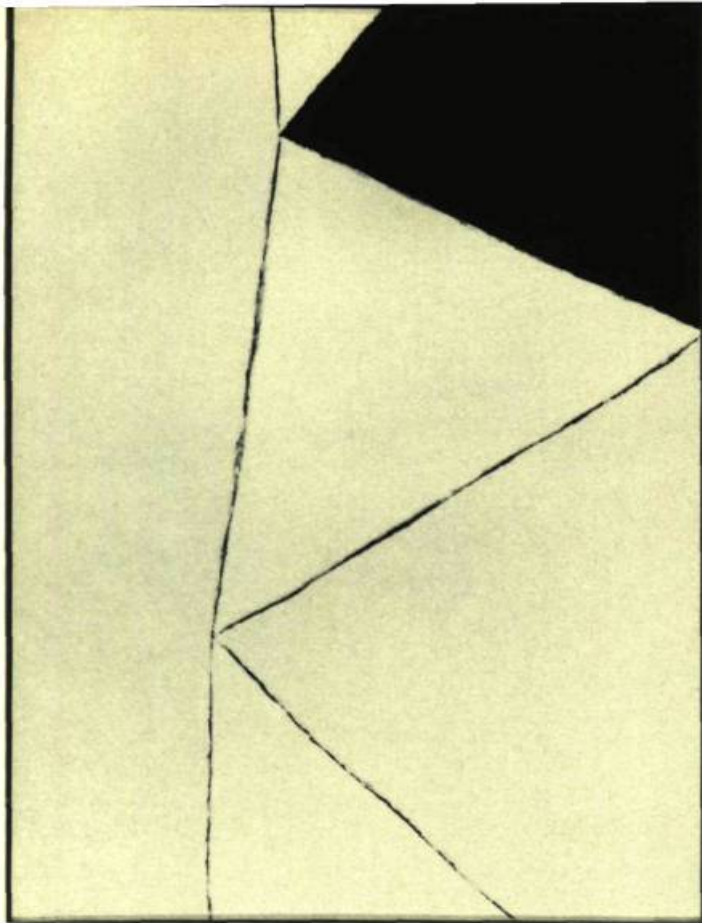
2. *Terre tracée quatre*, 1979.
Sérigraphie; 65 cm x 50.
(Photos Gabor Szilasi)

3. *Terre bachique*, 1979.
Sérigraphie; 120 cm x 80.

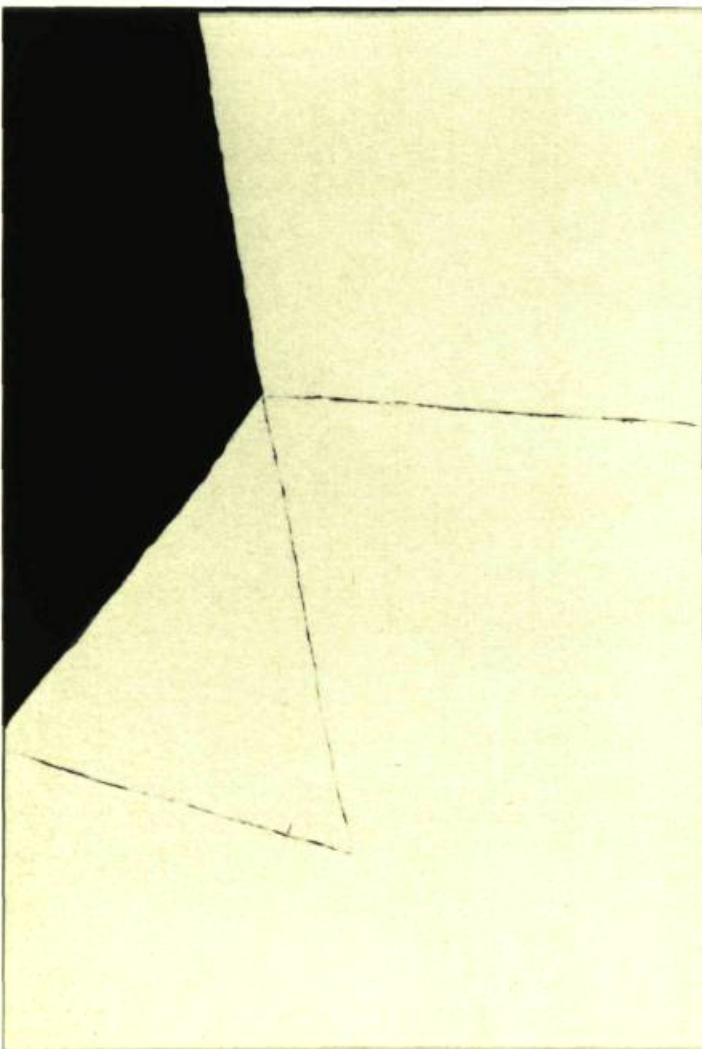


2





4. *Le Vent noir*, 1977.
Acrylique; 81 cm x 61.



5. *Un noir trompeur*, 1977.
Acrylique; 91 cm x 61.

si Wolfe se débarrassait de certaines structures qui le hantaient. Aujourd'hui, il ne désavoue pas ces travaux de déblayage: «Toutes ces images qu'on juge disparates faisaient partie de ma recherche d'un espace pictural créé par la lumière ou par une atmosphère, de même que les passages d'une technique à l'autre; c'est d'abord pour moi, pour mon plaisir et mon profit, que je faisais cela: l'année dernière, j'ai découvert des tirages de lithographies et d'eaux-fortes, imprimées à Paris en 1960, que je n'avais jamais déballées ni même signées.»

En 1975, dernier geste pour se nettoyer l'intérieur autant que pour refaire le plein, Wolfe fait un voyage en Asie pour voir en personne des êtres et des choses qui le fascinaient depuis longtemps; il en revient enthousiasmé, avide de reprendre contact avec l'essentiel, et c'est dans cet état d'esprit qu'il crée la suite de tableaux intitulée *Noir est l'espace blanc*. Il est intéressant de noter que l'influence de l'Orient sur l'écriture de Wolfe ne s'exerce pas d'une manière anecdotique, nul motif ni couleur n'évoquant un temple indien ou une danseuse thaïlandaise; c'est avec lui-même et son entourage immédiat qu'il renoue plutôt qu'avec une imagerie ou une technique importées. Il retrouve les surfaces modulées de ses tableaux des années 1965-1967, mais il arrive à en simplifier considérablement le graphisme et les couleurs: ne subsistent que des plans noirs et blancs, ces derniers, plus vastes, étant parfois traversés par une ligne noire qui, tronquée ou estompée, paraît lutter pour maintenir son être. Bien sûr, ces compositions sont directement tributaires du paysage champêtre qui s'offre à la vue de Wolfe par la fenêtre de son atelier, mais, bien plus que l'hiver, c'est toujours la lumière et l'espace qui fascinent l'artiste, et c'est sur sa perception de ces éléments picturaux que les tableaux réfléchissent; tant mieux si ces éléments se retrouvent dans un paysage qu'il connaît bien, où les murs de grange, pris entre la blancheur du sol, des toits et du ciel, se transforment en structures verticales posées dans le vide, en éléments de tableaux. Désormais, c'est lui-même que Wolfe interroge et qu'il cherche à pénétrer, en attachant aussi peu d'importance à la référence paysagiste de ses tableaux qu'un méditant, au signifié de son mantra.

Et pourtant, c'est encore une image très concrète, celle de la terre labourée par la charrue, qui déclencha une deuxième série de propositions plastiques: les sérigraphies que Wolfe exposait chez Graff, au printemps dernier. Concentrant toute son énergie sur ce thème et écartant tout ce qui ne pouvait s'y intégrer, le graveur a été intéressé, cette fois, par la juxtaposition, sur une même surface, du duvet de verdure qui recouvrait le sol et du gros trait texturé qu'y imprimait le laboureur; cette structure, susceptible de variations à l'image du sol dont l'aspect varie avec les moments du jour ou de l'année, paraît avoir réconcilié Wolfe avec la couleur, que sa technique d'écriture directe sur la soie lui permet de traiter en des nuances et des transparences très riches.

Cela dit, on peut trouver, malgré qu'en ait l'artiste, que la métaphore paysagiste est parfois un peu voyante dans cette dernière série et qu'il n'est pas toujours commode de ne voir que le propos plastique de Wolfe, cette difficulté pouvant aussi provenir de mauvaises habitudes de lecture prises par le spectateur. Or, j'ai vu des ébauches du travail actuel du peintre, de ce qui deviendra de grands tableaux monochromes où le graphisme sera réduit au minimum afin de laisser toute la place à la réflexion sur la profondeur et la luminosité d'une seule couleur sur une grande surface. Et, chose certaine, Wolfe ne donne plus l'impression de faire du déblayage: tout se passe comme si le voyage en Asie produisait des fruits de plus en plus mûrs et que, plus l'artiste quitte son environnement physique pour rentrer dans ses paysages intérieurs, plus son propos plastique est cohérent, personnel et séduisant. Gageons aussi que, paradoxalement, la nature y sera plus présente et plus belle que jamais.